

# ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

14 rue d'Assas – F-75006 PARIS  
☎ 33-(0)1.44.39.48.23 – ☎ 33-(0)1.44.39.48.17  
✉ archivesdephilo@wanadoo.fr  
🌐 <http://www.archivesdephilo.com>

---

## COMPTES RENDUS

*Archives de Philosophie*, cahier 2014/2, tome 77, Été, p. 331-345.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays. Reproduction interdite.

« interrogation » philosophique sur les formes de la « vie bonne » après la crise politico-morale produite par la peste florentine de 1348, dans le contexte général du développement de la société marchande. L'appréhension du sens et de l'étendue de cette interrogation morale nécessite d'en préciser les « conditions de possibilité », que l'auteur résume à trois : un « contexte spécifique », un « cadre » ou « réseau conceptuel » et un « horizon » de pensée. Comme Dante et Pétrarque, Boccace opère à l'intérieur d'un contexte historique marqué par les réflexions sur la félicité mondaine menées en dehors de l'université dans les milieux laïcs des cours italiennes, qui aspirent à une sagesse en harmonie avec la dimension sensible et affective de la vie humaine, en rupture avec l'ascétisme monastique et l'intellectualisme des maîtres universitaires. Mais loin de se limiter à une lecture contextuelle du *Décameron*, l'auteur s'attache à définir le cadre conceptuel à l'intérieur duquel Boccace réalise, par le truchement de la forme littéraire de la nouvelle, une véritable recherche sur les possibilités d'une pensée morale en temps de crise. Or, ce cadre est offert par l'héritage de la morale stoïcienne des bienfaits et des préférables, telle qu'elle est élaborée dans les œuvres de Cicéron et Sénèque, avec son questionnement sur la possibilité de concilier la pratique de la sagesse avec la possession des biens secondaires (santé, richesse, renommée, etc.) et la recherche de l'utilité pratique qui caractérisent la vie active (chap. 3). S'appuyant sur ce réseau conceptuel, les nouvelles du *Décameron* et leurs scènes de la vie quotidienne montreraient les effets nocifs et les conséquences dévastatrices qui accompagnent l'identification du bien avec l'utile personnel, ce qui transforme la vie affective humaine (l'amour, l'amitié, la colère, etc.) dans une « économie des passions » régie par la recherche de « l'intérêt » et par « l'amour-propre ». C'est sur le fond de cette dénonciation, que Boccace dessine un autre horizon moral, indiquant – par le profil exemplaire de Griselda dans la dernière nouvelle – une figure de la « grande âme », capable de renverser la logique de l'intérêt (chap. 7).

Bien que le concept d'amour-propre appartienne moins à la tradition stoïcienne qu'à la tradition augustinienne (*amor sui*), l'interprétation de Fosca Mariani Zini se révèle porteuse, de plusieurs manières. D'une part, elle permet une appréhension neuve de la signification du *Décameron* dans la tradition philosophique et littéraire ; de l'autre, elle illustre un moment de la réception médiévale des doctrines morales antiques. La lecture de ce livre, enfin, nous incite également à lire la philosophie morale de Boccace dans une trajectoire historique plus longue, jusqu'à l'époque moderne (pensons aux anthropologies morales de l'amour-propre ou du *self-interest* qui se répandent pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles).

Emiliano FERRARI

Colas DUFLO. — **Diderot philosophe**, Paris, Honoré Champion (Champion Classiques. Essais, 19), 2013 [2003], 544 p.

*Diderot philosophe* : le titre de l'ouvrage de Colas Duflo, publié une première fois en 2003 chez Champion, et réédité à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Diderot dans la collection de poche du même éditeur, annonce d'emblée une ambition. Si le caractère philosophique du corpus diderotien est évident, traiter Diderot en philosophe à part entière l'est en effet bien moins. Le caractère polymorphe de son œuvre, la diversité des procédés d'écriture utilisés et, surtout, l'absence de somme rassemblant ses thèses ont fait qu'on a longtemps traité Diderot en philo-

sophe « au sens du dix-huitième siècle » – écrivain touche à tout, portant un intérêt universel aux sciences de son temps, gravitant au sein d'une « sociabilité philosophique » du même acabit – plutôt qu'en philosophe tout court, ce par quoi notre époque entend tout d'abord un fabriquant de système. Le livre de Colas Duflo remédie à ce traitement injuste, qui avait résisté aux études pourtant excellentes portant sur certains pans de l'activité philosophique de Diderot. Son objet est en effet de « montrer l'unité philosophique de cette œuvre multiple » (p. 7), c'est-à-dire de prendre au sérieux l'idée qu'il y a une philosophie de Diderot, tout en prenant en compte le caractère fondamentalement hétérogène de l'œuvre dans laquelle cette philosophie se donne à lire et à travailler. *Diderot philosophe* plutôt que *La philosophie de Diderot* : l'enjeu est bien de montrer tout à la fois que Diderot est un philosophe et comment Diderot philosophe, d'enquêter sur cette manière spécifique de philosopher qui a été celle de Diderot.

La tension entre la cohérence théorique de la philosophie de Diderot et son éparpillement est au fondement de l'ouvrage. Si l'auteur affirme en effet la nécessité de restituer la cohérence de la philosophie de Diderot, parce que cette cohérence permet de mieux la comprendre, ce n'est jamais au prix d'une simplification ou d'un oubli de ses modalités d'écriture. La philosophie de Diderot possède une unité qui n'est pas celle du système, mais se déchiffre selon ses fonctionnements propres, et selon cette méthode cardinale qu'est le dialogue, à l'intérieur des œuvres, entre les œuvres, et avec les philosophes que Diderot lit et discute, explicitement ou implicitement. La méthode mise en œuvre par Colas Duflo privilégie à son tour ce caractère dialogique. Par la circulation qu'il organise au sein des œuvres et la confrontation qu'il orchestre tant avec des philosophes que Diderot connaît et en regard desquels il travaille (Leibniz, Berkeley, Fontenelle, Shaftesbury...) qu'avec des philosophes qui permettent au lecteur contemporain, par différence, de comprendre la spécificité de certaines thèses (Kant), l'auteur nous permet d'apercevoir cette unité diffractée de la philosophie de Diderot. Alternant les enquêtes thématiques et l'étude plus ponctuelle de textes particulièrement éclairants, il dessine un parcours qui tient ensemble la compréhension approfondie de la logique des œuvres et l'exigence de restituer le mouvement général de la pensée.

Il s'agit donc de reconstituer l'édifice de la philosophie de Diderot – édifice tout sauf monolithique, travaillé par des tensions et des questionnements, mais édifice tout de même d'une philosophie matérialiste cherchant la cohérence et s'affrontant, simultanément, aux trois lieux canoniques que sont le vrai, le beau, et le bien. L'auteur fait précéder l'étude de ces trois domaines d'une longue introduction consacrée à la question de l'écriture de la philosophie. Il s'agit de prendre au sérieux la diversité des styles d'écriture et des genres littéraires utilisés par Diderot, et de comprendre l'enjeu philosophique de cette diversité : elle s'enracine dans une réflexion sur la nature de la philosophie et, indissociablement, sur la manière dont elle touche un public. La quête de la vérité qu'est la philosophie interdit toute forme systématique, qui présupposerait un achèvement de la recherche. Les formes, notamment fictionnelles, dont Diderot se sert mettent au jour le fait qu'elles constituent des expériences de pensée, et qu'une expérience de pensée est toujours le fait d'un point de vue particulier entrant en tension avec d'autres – l'auteur met ici en avant la reprise de l'héritage leibnizien par Diderot. Il y a un plaisir propre à la pensée singulière des cas singuliers, qui rend la philosophie à la fois féconde et communicable.

C'est sur cette base, qui fait de la question de la forme un point décisif pour comprendre le rapport de Diderot à la vérité, qu'on peut comprendre le problème de la connaissance, qu'elle soit naturelle, esthétique ou morale. Dans les trois cas, la critique du finalisme constitue le fil directeur de l'analyse. Comment rendre compte de l'unité de la nature sans référence au projet divin? Comment établir la norme du beau sans référence à une nature voulue par son Créateur? Comment – et la question se pose de façon peut-être plus aiguë encore – forger une morale et une politique sans l'adosser à une surnature permettant de donner un sens à l'existence humaine? Si l'auteur fait de la nature « une bonne voie d'accès à l'unité philosophique de l'œuvre de Diderot » (p. 8), c'est parce que son statut commande l'ensemble des normes qui régissent les pratiques humaines. Leur conformité, dans leur ordre, à la nature est la garantie de leur valeur; c'est cette naturalité qui détermine leur convenance pour la vie humaine. Le travail de Diderot peut alors être ressaisi comme un effort constant pour construire une philosophie appuyée sur une conception matérialiste de la nature, mais qui permette dans le même temps de rendre compte des spécificités du monde humain comme une expression de cette nature, multiple, changeante, foisonnante. Si le vrai, le beau et le bien apparaissent comme des rapports justes à la nature, ils sont toujours situés, liés à une expérience. À l'instar de la philosophie de Diderot, leur unité n'exclut pas la multiplicité.

L'ouvrage de Colas Dufflo éclaire cette multiplicité de l'intérieur, en montrant sa logique interne et les recherches qui animent cette philosophie en permanent débat: il accomplit cet exploit d'un livre synthétique qui ne soit pas, selon le mot de Diderot lui-même, « un grand obstacle à la vérité », mais qui, au contraire, ressaisisse la multitude des fils dont est constituée sa quête.

Ariane REVEL

Caterina FANZI. — **Bergson et la philosophie allemande. 1907-1932**, Paris, Armand Colin (Recherches), 2013, 313 p.

Plusieurs raisons commandent de signaler le livre de Caterina Fanzi, solide contribution à un renouveau de la lecture de Bergson en monde francophone.

Une première, et non la moindre, est de montrer combien l'expression « philosophie allemande » mérite d'être revue et corrigée pour la période annoncée dans le titre: 1907-1932. Il s'agit, de fait, de philosophies allemandes qui s'élaborent en des villes et des lieux universitaires marqués par des contextes, des courants et des noms. Or ces noms et ces courants contribuent tous, d'une manière ou d'une autre, à la réception de Bergson en Allemagne, non sans des différences d'accents et d'orientations entre eux. Ainsi Rudolf Eucken (Iéna) – et ses disciples – opposé « au positivisme et au matérialisme qui dominaient le XIX<sup>e</sup> siècle pour affirmer plutôt le progrès de la vie de l'esprit (*Geistesleben*) » et partageant avec Bergson « la tentative de dépasser simultanément idéalisme et matérialisme » (p. 34); Georg Simmel (Berlin) dont le « dialogue » avec Bergson « semble initialement motivé par l'objectif commun » d'aller au-delà de « la théorie kantienne de la connaissance fondée sur des catégories transcendantales », la philosophie de Bergson accompagnant le passage de Simmel en sa « phase tardive de la *Lebensphilosophie* » (p. 90); Hans Driesch (Heidelberg) qui lit dans *L'évolution créatrice* (1907) de Bergson une critique à lui adressée sur la question du « finalisme radical » dans son néovitalisme, mais qui recon-